

enfin, les deux grands rôles d'Admète et d'Héraclès.

M. Albert Lambert fils a joué le premier rôle difficile, je l'ai indiqué déjà, car il faut que l'acteur dissipe tout soupçon d'égoïsme. M. A. Lambert y a réussi, en se montrant d'une émotion profonde, tantôt contenue, tantôt éclatant en sanglots déchirants. Le jeune tragédien s'y est montré parfait et la maîtrise de son art ne saurait plus lui être disputée. M. Paul Mounet représentait Héraclès. Ce personnage d'Hercule est peut-être le plus curieux de la mythologie des Hellènes. On le trouve partout, à Tyr, à Carthage, où il est navigateur et s'appelle Melkart, en Gaule, en Germanie, et on peut dire que chaque cité grecque a sa conception nationale d'Héraclès. Il est dieu orphique et solaire. Il est demi-dieu, c'est-à-dire que s'incarne en lui l'admirable conception hellénique du dieu qui participe, par la naissance, par la souffrance, par la mort acceptée, à la nature de l'homme qu'il veut sauver et défendre. Parti du fond obscur des mythes cosmogoniques de l'orphisme, Héraclès arrive, en passant par la légende du héros, à la réalité historique de fondateur de la maison des Héraclides. Par tout ceci, il est dieu populaire, et, comme tel, on est familier avec lui. Les poètes lui prêtent, avec la noblesse et la valeur du héros, les pires faiblesses des hommes. Les comiques, et avec eux Euripide, dont le théâtre n'a plus le caractère sacré et national du théâtre d'Eschyle et de Sophocle, et qui est un « dramaturge », le montrent goinfré et quelque peu ivrogne. Ils ajoutent à sa légende des aventures quasi ridicules. De plus, Héraclès est Dorien, et c'était une joie pour les fins Ioniens de l'Attique de voir la brutalité des Doriens grossiers raillée jusque dans la personne de leur dieu. A vrai dire, je craignais un peu pour nous, qui ne sommes pas des Ioniens, l'effet que produirait ce Dieu qui entre en scène comme Falstaff. M. Paul Mounet m'a rassuré de suite. Il a été d'un art exquis dans la composition de ce rôle, adaptation à notre goût, où il n'a rien escamoté de l'Héraclès d'Euripide et nous l'a fait accepter et admirer. Et tout ceci a fait, pour tous ceux qui aiment le théâtre en toutes ses manifestations, une exquise et inoubliable soirée.

Henry Fouquier.

P. S. — La Comédie populaire, installée dans la salle des Folies-Dramatiques, a fait son ouverture. Malheureusement, c'était le soir même où le théâtre Antoine donnait trois pièces nouvelles. Il m'a donc été impossible d'assister à cette réouverture de la salle des Folies-Dramatiques, devenue théâtre populaire. On y donnait *le Courier de Lyon*. A merveille. Rien n'est mieux que de faire alterner les classiques du mélodrame avec des œuvres nouvelles. Mais il n'y a pas grand chose à dire du *Courier de Lyon*, considéré à bon droit comme un chef-d'œuvre du genre auquel il appartient. J'imagine que M. Léon Noël, qui est un excellent acteur de composition, a dûment chaussé les bottes de postillon de Paulin-Ménier, son ami, et que le début a été bon pour une entreprise qui, en nous rendant un théâtre de plus pour le drame et la comédie populaires, mérite toutes nos sympathies. — H. F.

Opéra-Comique : *La Basoche*, opéra-comique en trois actes de M. Albert Carré, musique de M. André Messager. (Reprise.)

Il était naturel et juste que *la Basoche* prit place à l'exposition de musique contemporaine organisée à la salle Favart par les soins actifs du directeur de ce théâtre. L'ouvrage de MM. Albert Carré et André Messager, en effet, outre son réel agrément que je dirai, offre un intérêt documentaire très précieux et exceptionnel, car c'est le dernier grand opéra-comique, le dernier opéra-comique classique, si j'ose dire, qui ait été donné de façon heureuse sur la scène du *Postillon de Lonjumeau*, des *Diamants de la Couronne* et des *Mousquetaires de la Reine*.

Depuis dix ans, quel chemin nos compositeurs ont parcouru, quelle transformation du genre « éminemment français » s'est accomplie ! En 1890, quand *la Basoche* fut jouée avec le vif succès que l'on n'a point oublié, on représentait couramment de véritables opéras-comiques taillés sur le modèle ordinaire et où, par conséquent, le parlé et le chant alternés accompagnaient toujours une action à la fois sentimentale et légère. Il en réussissait peu, soit qu'ils parussent généralement médiocres et ennuyeux, soit que le public commençât à désirer autre chose, et, seul, celui de MM. Carré et Messager, qui plut et reste joli et amusant, méritait l'honneur d'une reprise.

Carmen, quoique mal accueillie en 1875, avait, dès cette époque, troublé profondément la foule et semé les premiers ferments révolutionnaires. Violente et superbe, elle apportait l'humanité et le réalisme dans le temple de la convention ; elle annonçait une ère nouvelle. Neuf ans après, *Manon*, séduisante et fine, venait au monde et son immédiat triomphe marquait non pas encore la suppression du « dialogue » mais du moins la continuité de la symphonie. Les temps marchaient. Des œuvres diverses et nombreuses suivirent, de plus en plus libres et vraies dans leur unité d'art, achevèrent l'évolution et préparèrent l'admirable *Louise*, la dernière en date, qui est une des manifestations nettement significatives de l'opéra-comique modernisé mêlant la joie et la douleur, le rire et les larmes, la comédie et le drame.

Le genre est donc complètement transformé aujourd'hui. J'ai eu souvent l'occasion de le constater depuis que je tiens une plume. A ceux qui, malgré l'éloquence des faits, persisteraient à en douter, je recommande la lecture de la très spirituelle et très ferme préface que vient d'écrire, pour les *Annales du Théâtre* de notre excellent confrère Edmond Stoullig, M. Albert Carré. Celui-ci, directeur et auteur, n'hésite pas à s'exprimer catégoriquement sur ce sujet et ses déclarations ont une importance capitale que nul ne contestera. Il dit : « L'opéra-comique d'Auber et d'Hérold vit-il encore ? Non certes, il est mort... On reprendra, de-ci de-là, *le Domino noir*, *Fra Diavolo*, *le Pré aux Clercs*, et les vieux amateurs accourront en foule, heureux de retrouver en ce vieux répertoire leurs propres souvenirs et d'entendre chanter sur la scène et dans leur cœur la musique de leurs vingt ans ; mais le passé est le passé, et rien ne

saurait arrêter la marche incessante du progrès en toutes choses. » C'est parler d'or, et voilà des mots définitifs.

Les « vieux amateurs » ne seront pas seuls à se réjouir de la reprise de *la Basoche* dont le nouveau succès, hier, ressemblant à l'ancien, a contenté tout le monde. (Car, n'est-ce pas ? MM. Carré et Messager se sont assez dévoués à l'art lyrique depuis trois ans pour avoir amplement mérité les applaudissements qu'on ne leur a point ménagés et qui s'adressaient aussi bien aux deux producteurs qu'aux deux éducateurs. Chacun, quelles que soient ses idées ou ses préférences, pourra se divertir sans honte à ce franc et véritable opéra-comique, à cet opéra-comique classique, je le répète, dont le livret est très ingénieusement agencé et très plaisant et dont la partition garde sa couleur et sa vivacité d'autrefois.

Le livret, on se le rappelle certainement et il me suffit d'en retracer les lignes principales. *La Basoche* se prépare à élire son roi. Des deux candidats en présence, le clerc Roland et le poète Clément Marot, c'est ce dernier qui va être choisi, quand paraît mal à propos Colette, sa femme. Or, les statuts de la corporation exigent que tout bon basochien soit célibataire. Les époux s'accordent pour cacher le lien qui les unit et Colette se fait engager comme servante à l'auberge où descend, accompagnée du duc de Longueville qui a été la chercher à Londres, Marie d'Angleterre, déjà reine de France par procuration. Celle-ci ne connaît pas encore notre Louis XII, elle entend crier « Vive le Roi ! » aperçoit Clément Marot qu'on salue et se met à l'aimer de confiance. Quand il vient voir et rassurer Colette, Marie l'invite à souper avec elle et même à la reconduire jusqu'à sa chambre. La femme du poète croit alors que celui-ci est vraiment le roi de France. Elle l'aide à s'enfuir et lorsque les partisans de Roland, flairant une supercherie, s'introduisent dans l'auberge, ils trouvent la Reine que le duc de Longueville déclare être sa femme, l'ayant d'ailleurs épousée, lui aussi, par procuration. C'est donc Colette que les envoyés de Louis XII prennent pour leur authentique souveraine et emmènent au palais des Tournelles. Là, continuant à se croire reine de France, elle complique si bien les choses que le Roi s'imagine avoir été trompé par le duc, se fâche contre son ambassadeur et lui donne l'ordre de garder la princesse. Il y consentirait volontiers, mais elle éclate de rire. Vieillard pour vieillard, elle préfère encore le Roi au courtisan et Clément Marot, avouant son mariage, aime mieux abdiquer que de rester séparé de sa chère Colette.

La partition, on s'en souvient, j'en suis sûr, et je n'ai pas à l'analyser longuement. Elle est de mélodie claire et d'harmonie recherchée ; elle se divise en couplets, duos, trios, chœurs et intermèdes selon les nécessités du genre adopté, mais ces morceaux, qui ont moins de verve et d'éclat que de délicatesse et de grâce, ne cessent jamais d'être de la musique. Musicien, M. André Messager l'est jusque dans la plus petite ritournelle et à chaque instant il témoigne d'une habileté symphonique supérieure. On sent que, en composant *la Basoche*, n'ayant pas à écrire une comédie lyrique de forme nouvelle, il s'est soigneusement gardé de tomber dans l'opérette. Je lui en sais gré, bien que je lui eusse pardonné quelque excès de gaieté. Au demeurant, le talent est incontestable. Il se manifeste ici par la parfaite mesure dans l'esprit et le charme.

Les auteurs ont trouvé en M. Fugère un interprète hors ligne. Ce grand artiste qui, suivant la marche des idées, est devenu un merveilleux tragédien, reste le dernier dépositaire des traditions de son théâtre. Avec quelle étonnante maîtrise et en même temps avec quelle large fantaisie il a dessiné le court rôle du duc de Longueville, mettant ce rôle au premier plan ; le nuancant, le variant, le vivant en un mot ? C'est, à proprement parler, admirable. M. Carbonne doit être complimenté aussi sans réserves ; dans un personnage secondaire, il a montré une adresse, une légèreté extrêmes. L'adresse, ce n'est point ce qui manque à M. Jean Périer qui sait son métier, certes, mais dont la voix étrange et peu étendue de baryton-ténor n'a pas donné aux tendres romances de Clément Marot le relief qu'il eût fallu. J'aurais souhaité que Mlle Rioton, dont j'aime tant le soprano expressif et joli, jouât moins sagement Colette et fût plus franchement « opéra-comique ». L'autre Reine, la vraie, Mlle Baux, une débutante récemment sortie du Conservatoire et qui chante fort bien d'ailleurs, est aussi très sérieuse. Mais M. Grivot, je l'en félicite, n'a aucune mélancolie et Mlles Argens et Sonelly, MM. Allard, Jacquin, Rother et Huberdeau concourent de leur mieux à la bonne exécution que M. Messager, à la tête de l'orchestre obéissant et excellent, conduit avec son autorité coutumière.

Alfred Bruneau.

LA SOIRÉE

Cette fois, il n'y a pas à dire, c'est bien l'hiver ! Et je ne fais aucune allusion à la pluie qui ne cesse pas, ni au froid qui commence à venir. Non : ce n'est pas à ce signe-là que se reconnaît, à Paris, le début de l'hiver. C'est, plus simplement et plus infailliblement, à la multiplicité et même à la simultanéité des premières représentations ou des répétitions générales.

Nous avons eu mercredi, dans la journée, la répétition générale du Théâtre-Français et, le soir, la répétition générale du théâtre Antoine. Jeudi, on a donné, dans le jour, *la Basoche* à l'Opéra-Comique, et dans la soirée, *le Courier de Lyon* à la Comédie populaire. Hier, enfin, nous étions conviés à entendre simultanément *Alkestis* et *la Basoche*, déjà nommée.

Veillez considérer que ce soir samedi, demain dimanche, après-demain lundi, et peut-être mardi, il n'y aura rien du tout à l'ordre du jour ou du soir. Aucune première et aucune répétition générale à l'horizon. Il était donc bien facile aux directeurs de s'entendre et de se partager confraternellement toutes ces soirées sans emploi. Mais allez donc parler raison aux directeurs ! On dirait qu'ils prennent plaisir à choisir tous la même date. Ils se disent probablement que la concurrence est l'âme du commerce. Mais à une condition, cependant, c'est que le client vienne, à son aise et à loisir, parcourir les magasins et les théâtres. S'il lui faut aller dans tous le même soir, il préférera rester chez lui.

Les pauvres journalistes, il est vrai, n'ont pas cette ressource, et il leur faut bien, bon gré mal gré, accomplir leur devoir. Rendons cette justice à Antoine qu'il a constitué son affiche avec ce que l'on appelait autrefois le « spectacle coupé ». On a le choix entre trois pièces, et on peut aller voir un soir *Thuis, clos malgré lui* de M. Lajeunesse ; le lendemain,